

Les manuscrits de la littérature italienne des Origines est un projet de recherche désormais bien avancé depuis quelques années: il a été conçu à la fin des années '90 à l'Université de Florence et ensuite a été poursuivi et, disons, implémenté par moi-même en dehors de l'Université de Florence.

Le but principal du projet est celui de définir dans quelle forme matérielle et dans quel aspect graphique la littérature en vulgaire italien fut-elle divulguée dans la phase plus ancienne (c'est-à-dire avant la moitié du 14ème siècle), vérifiant si et jusqu'à quel point les modèles traditionnels ont joué leur rôle dans la préparation de cette typologie de livres, ou si c'étaient plutôt les copistes qui ont à l'époque parcouru d'autres chemins aussi par rapport au goût et aux exigences d'un nouveau public d'acquéreurs et de lecteurs. On est convaincus que l'organisation matérielle du livre, l'architecture de la page et évidemment l'écriture ne sont pas seulement que des aspects marginaux ou parmi les moins importants par rapport au contenu, à sa forme linguistique, à l'histoire de sa tradition, mais qu'elle puissent même offrir un complément d'information juste sur le contenu même et donc qu'elle puissent aider à révéler la trame de relations, pas toujours évidentes, qui existe entre les livres manuscrits.

Pour atteindre ce but, le programme des travaux prévoit un premier objectif (en trois étapes), duquel sera possible obtenir une sorte de photographie du livre en vulgaire italien entre la deuxième moitié du treizième et la première moitié du quatorzième (la période juste des 'origines', de la langue italienne évidemment); objectif qui consiste à explorer systématiquement les fonds de les trois plus grandes bibliothèques de Florence (la Nationale Centrale, la Laurentienne et la Riccardiana), même si l'intention, pour des évidentes raisons même méthodologiques, est (ou mieux serait) celle de l'étendre, petit à petit, aussi à d'autres villes et régions d'Italie, comme par exemple Bologne, l'Émilie-Romagne en général, ou le Vénétie.

Le *status* des travaux est arrivé au bout de la troisième étape du projet. En effet, après la publication (auprès de l'éditeur SISMELE de Florence) des volumes concernant tout d'abord la Bibliothèque Nationale Centrale en 2002, et ensuite celui de la Bibliothèque Laurentienne en 2011 (voilà), c'est disons à paraître prochainement le volume relatif aux fonds de la Bibliothèque Riccardiana, que nous espérons être publié d'ici jusqu'à la fin de l'année prochaine.

Je vous montre maintenant une première série de graphiques, où vous pouvez constater quels sont disons les 'chiffres' des deux premier volumes et quels seront *grosso modo* celles du troisième.

Tav. 1 (BNCF)

Comme vous pouvez le remarquer, les manuscrits recensés dans le volume de la Bibliothèque Nationale Centrale sont 134 au total, même si réellement il s'agit de

146 unités codicologiques, parce que, comme il est montré dans le graphique, une partie du *corpus* de la Bibliothèque Nationale est composée de 9 mss. composites, dont deux ou plus sections ont été décrites (justement 21 unité en total).

Tav. 2 (BML)

Cette image concerne la Bibliothèque Laurentienne, où les manuscrits recensés sont 109; mais ici aussi, toujours pour la présence de manuscrits non-unitaires, on arrive en tout à 115 unités décrites.

Apertura Tav. 3 (BR)

Par contre, en ce qui concerne la Bibliothèque Riccardiana, je dois me limiter à signaler pour le moment les 76 manuscrits sélectionnés et décrits (mais il y a encore la possibilité de quelque petite correction dans la phase de révision et conclusion du catalogue): en d'autres termes, cette chiffre est peut-être destinée à être retouchée. Ici aussi, il y a de manuscrits composites, dont deux ou plus sections ont été décrites (du moins 18). On arrive ainsi au totale de 86 unités.

Tav. 4

Donc, jusqu'à aujourd'hui, trois Bibliothèques entières (la Nationale Centrale, la Laurentienne et la Riccardiana) et 347 unités codicologiques au total ont été recensés, catalogués et à l'évidence étudiés.

Avant de vous montrer deux ou trois mss. pas encore publiés, il est nécessaire de réfléchir quelque minute autant sur les limites du projet, quels sont enfin les bornes nécessaires qui règlent un matériel autrement énorme, démesuré. En quelques mots, je dirais qu'on peut résumer ces limites essentielles en trois catégories (rapidement):

1) la première limite est d'ordre - disons - linguistique: dans le sens qu'on a renoncé à insérer dans le projet les livres en langue d'*oc* et en langue d'*oïl*, même quand leur origine italienne est évidente et même dans la conviction que plusieurs de ces manuscrits, au début et pour une longue traite de leur chemin, ont été placés à côté de ceux de langue du *sì*, autant qu'appartenant au même horizon culturel et quotidien, destinés aux mêmes lecteurs, produits dans les mêmes endroits et jusqu'aux mêmes artisans. D'autre part, si on pense aux traductions en langue vulgaire (c'est-à-dire à la majeure partie des manuscrits recensés) sera facile à comprendre, et aussi à vérifier, comme il soit dans un certain sens impropre d'isoler les versions italiennes par rapport aux originales latines; comme on montre, par exemple, dans les prochains images:

Tav. 5

Le chansonnier provençal signé P - c'est-à-dire le Pluteo 41.42 de la Laurentienne - et à côté le célèbre ms. Martelli 12 (gardé dans la même bibliothèque), très important pour certaines ouvrages en vulgaire, surtout de Dante Alighieri: regardez pas seulement la décoration, à l'évidence la même, mais aussi que le copiste est le même; il travail évidemment au même niveau professionnel sur des textes en différentes langues, mais ayant les même caractéristiques codicologiques. Les deux mss., en effet, sont sortis du même atelier qui était placé à Gubbio (une ville à côté de Pérouse), juste au début du quatorzième siècle.

Mais nous pouvons faire aussi la comparaison avec les mss. latin:

Tav. 6

Regardez - s'il vous plaît - les deux exemplaires suivants, tous les deux contiennent la *Bible*: le premier écrit en l'Italie du Nord entre la fin du treizième et le début du quatorzième siècle; le deuxième écrit à Pérouse dans la même période; à côté vous pouvez voir un témoin très anciens qu'il contient quelques textes médiévaux (par exemple, des ouvrages d'Albertanus Brixiensis, ou de Martinus Bracarenensis, et d'autres), écrit à Florence l'année 1275. Le goût pour la décoration, les couleurs, la *mise en page*, l'attention dédiée à l'exécution des faits graphiques sont carrément les mêmes;

2) La deuxième limite est d'ordre chronologique: dans le sens que, comme le dit le titre même du projet («Mss. des origines») ils sont pris en considération seulement les mss. dont la réalisation soit accomplie au milieu du quatorzième siècle. Il y a une petite exception, introduite dans le volume sur la Bibliothèque Laurentienne, qui concerne les peu de cas de mss. sûrement datés aux années 1350, qui peuvent être contemporains, ou même antérieurs, à quelques mss. datables génériquement au milieu du XIVème. La limite du 1350 (bien qu'elle coïncide avec certains événements historiques importants qu'ont eu sûrement des répercussions, peut être aussi substantielles, sur la production manuscrite de l'époque) est une limite évidemment conventionnelle, et sa justification principale demeure sur l'exigence de modérer dans quelque manière le nombre de mss. et de mains des copistes à analyser. Je vous montre encore un graphique, juste pour vous expliquer mieux:

Tav. 7

Les mss. qu'on peut dater avant le XVème siècle, ainsi comme ils sont indiqués par les catalogues et les inventaires de la Bibliothèque Nationale, à soumettre donc à un contrôle paléographique, étaient environ 750, d'où ils ont été sélectionnés les 134 mss. dont on a parlé d'ici peu; donc, la majeure partie de ces 750 mss. peut être datée juste à la deuxième moitié du quatorzième (je dirais un nombre absolument pas inférieur à 600 unités; chiffre que - vous comprendrez bien - aurait déjà en soi miné les bases du même projet).

3) Enfin, je vais aborder aussi une troisième limite relativement au contenu des manuscrits, sur lequel on a changé d'avis et donc on a eu des modifications qui ont

altéré au fond la sélection du matériel de la Bibliothèque Laurentienne: en fait, nous avons décidé au début d'exclure du recensement tous les mss. qui ne semblaient pas dériver des livres accompli tels quels (donc d'exclure, par exemple, les simples citations en vulgaire à l'intérieur des contextes latins); ainsi que il restent exclus aussi les livres de nature pratique, documentaire, et aussi ces mss. qui, désormais couramment, sont connus et sont définis comme 'traces' du vulgaire, c'est-à-dire ces adjonctions accidentels et occasionnelles notées sur les feuilles de garde des mss. habituellement en langue latine. À la suite de certains rencontres avec plusieurs spécialistes dans les différentes branches on a décidé, surtout en ce qui concerne ce dernier cas, de récupérer ces mss. à l'intérieur du projet.

C'est pour ça que dans le volume de la Laurentienne vous pouvez trouver, par exemple, la fiche de description du soi-disant *Ritmo Laurenziano* (dont je vous présente une image: **Tav. 8**) que se trouve au bas du *Martyrologe* d'Ado Viennensis, dans un ms. latin de la première moitié du XIIème siècle.

A propos de la fiche de description, je tiens à préciser qu'on a décidé d'adopter un model que pourrait être défini 'synthétique', non pas en ce qui concerne la sélection des données, c'est-à-dire des éléments codicologiques à examiner et par conséquent à restituer au lecteur, mais au contraire pour la forme dans laquelle ils sont offerts. On a décidé donc pour une typologie de fiche que, bien dans sa simplicité et brièveté, on dirait garantir un rapport équilibré entre les informations sur le contenu et sur la structure et l'histoire de son 'récepteur', ainsi donnant la possibilité au même temps de faire une comparaison facile, j'oserais dire presque automatique, des données de type matériel, y compris évidemment l'écriture. Cette démarche est bien sûre plus facile pour le fait que chaque volume est pourvu d'un appareil iconographique complet: un dossier qui comprend pas seulement au moins une reproduction par chaque unité codicologique décrite, mais aussi au moins une photo par chaque main, par chaque copiste qui ait joué un rôle significatif dans la préparation de ce ms. particulier.

Pour finir, je m'arrête encore quelques moments sur deux exemples, deux témoins de la Bibliothèque Riccardiana. Le premier manuscrit est le numéro 2543 (**Tav. 9**): datable entre la fin du treizième et le début du quatorzième siècle, il contient *Le Roman en prose de Tristan*. Comme vous pouvez le voir, l'écriture montre des traits qui sont étranges à l'environnement toscan: en fait, je pense que le ms. devra être attribué à la zone française, comme il semble indiquer aussi la présence au début du volume d'un calendrier latin (écrit évidemment du même copiste), dans lequel se trouvent beaucoup de noms de saints dont le culte suggère une provenance du ms. de la France du nord-est (la Picardie). Cependant, ces faits soulèvent des problèmes plutôt sérieux, parce que sont en contraste avec les faits linguistiques, qui indique plutôt un modèle d'origine florentine. En bref, c'est un témoin très intéressant à étudier: est le représentant le plus ancien et considérable d'un groupe de versions italiennes, avec des divergences textuelles importantes par rapport à toutes les autres versions connues du *Tristan* français en prose.

(**Tav. 10**): Celui-ci est le Riccardiano nr. 1005, un célèbre et très remarquable témoin de la *Comédie* de Dante Alighieri; ou plutôt, il contient l'*Enfer* e le *Purgatoire* avec le commentaire de Iacopo della Lana, encadrée dans son espace, c'est-à-dire selon le modèle scolastique, universitaire. Le ms. Riccardiano se complète avec le ms. AG.XII.2 de la Bibliothèque Nationale Braidense de Milan, qui contient juste le *Paradis*, où le copiste – Maître Galvano – a mis sa signature. Il s'agit de Galvano di Rinaldo de Vigo (un village auprès de Bologne), qui est attesté par les sources être actif à Bologne déjà en 1314. La confection du ms. est fruit de la collaboration avec son fils, Tommaso, miniaturiste professionnel. Les deux artisans déménageaient de Bologne à Padoue en 1341, où ils sont morts (respectivement, le Maître Galvano en 1347 et son fils Tommaso en 1367). Donc, l'hypothèse la plus raisonnable est que les deux artisans ont créé cette *Comédie* pendant leur séjour à Padoue, où les trois différents volumes qui la composaient été gardés jusqu'au XVIII siècle auprès de la bibliothèque du monastère de Santa Giustina, à Padoue.

Dans ce cas aussi, il s'agit d'un ms. très intéressant du point de vue codicologique et paléographique, très important du point de vue philologique, très riche en informations historiques, et aussi tout à fait complexe.

Mais, à mon avis, c'est juste ça type de complexité qui rend notre travail encore plus fascinant.

Merci beaucoup de votre attention.